

Pass sanitaire, pass Sport, pass Culture, et le français trépassé

Georges Clemenceau prétendait que « l'anglais, ce n'est jamais que du français mal prononcé ». Il semblerait que Jean Castex, son lointain successeur à Matignon, ait donné une tout autre consigne à ses ministres : le français doit s'écrire comme l'anglais qui n'est « jamais que du français mal orthographié ». Ainsi, le gouvernement a mis en place le 9 juin le « pass sanitaire », alors que le ministère des Sports lançait « le pass Sport » et que le ministère de la Culture débloquait le « pass Culture » (crédit de 300 euros pour certains jeunes) dont on nous rebat les oreilles depuis quatre ans. Ces orthographes fautives figurent dans les modes d'emploi officiels diffusés en abondance et notamment sur internet.

Certes le français a plus de mots en commun avec l'anglais qu'avec l'italien. Mais le plus souvent il y a de légères variations, la langue de Shakespeare ayant adapté à son usage et à son climat les emprunts lexicaux venus en masse du continent, car les échanges se sont faits d'abord dans ce sens. Quant au franglais - l'adoption de termes britanniques dans la langue de Molière - le phénomène remonte aux années 1960. La seule nouveauté est qu'il prend aujourd'hui une forme particulièrement vicieuse consistant à « angliciser » les termes les plus courants... d'origine française : écrire « pass » au lieu de « passe » comme l'encourage le gouvernement.

En l'occurrence le procédé est d'autant plus chagrinant que le « e » est la lettre préférée des Français. Celle qu'ils utilisent le plus fréquemment, selon les statistiques des lexicographes. Pour s'en convaincre il suffit de consulter son propre clavier d'ordinateur : on s'aperçoit que la touche

« E » est partiellement effacée tant elle a été frappée. L'écrivain Georges Perec avait écrit un long roman en 1969, *La Disparition*, se donnant pour contrainte de ne jamais utiliser la lettre « e » ; sa performance aurait été bien moins ardue s'il avait choisi d'omettre le « z ».

Alors qu'en français le « e » est le signe de la féminité par excellence, on se demande ce que les féministes pensent du « pass ». Voilà qui est contradictoire avec la promotion de l'écriture inclusive qui fait par ailleurs des ravages dans les textes administratifs. Le « pass sanitaire » paraît d'autant plus incongru qu'au sein

Le franglais prend une forme particulièrement vicieuse : « angliciser » les termes... d'origine française : écrire « pass » au lieu de « passe »

de l'Union européenne le terme ad hoc, sur lequel les 27 États membres se sont mis d'accord, est « health pass ». Il est vrai que le franglais a le don d'inventer des mots qui n'existent ni en anglais ni en américain, comme les « parkings », qui ne se trouvent que dans l'Hexagone (« car park » à Londres et à New York).

La crise sanitaire a été particulièrement virale pour le franglais médical qui a constitué une source de confusion supplémentaire. Au tout début, avril 2020, le ministère de la Culture s'était efforcé de proposer des équivalents car beaucoup de gens ne savaient pas ce qu'était un « cluster » (un foyer épidémique). De même il semblait ridicule de parler de « contact tracking » au lieu de « traçage » qui est usuel en français. Quant à l'obscur

« coping », issu du jargon médical et de la psychologie de la résilience, la Commission d'enrichissement de la langue française, placée sous l'autorité du premier ministre, a proposé l'expression « faire face », dont tout un chacun saisit le sens : n'est-ce pas un impératif vital ?

Mais au fil des mois la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (sic), une branche du ministère de la Culture, s'est mise aux abonnés absents.

Les Français font donc des tests PCR (Polymerase Chain Reaction) sans

qu'on ait pris soin de franciser l'acronyme.

En revanche tout le monde connaît l'ARN messager (l'acide ribonucléique messager).

Et pour cause, le concept a été élaboré par Jacques Monod et François Jacob en 1961

à l'Institut Pasteur, ce qui leur

valut le prix Nobel, et que les Anglo-Saxons ont traduit en « mRNA ». Encore heureux qu'on nous ait laissé la formule d'origine ! Il est évidemment plus facile d'avoir ses propres mots lorsqu'on est l'inventeur des concepts qu'ils désignent.

En matière économique et financière l'imagination conceptuelle intrépide des Américains nous force à traduire, ce à quoi Bruno Le Maire, le ministre de l'Économie et des Finances, semble avoir renoncé, parlant des « fonds de capital - investissement late stage et d'actions cotées global tech établis en France » (à l'occasion d'un colloque le 7 juin, « Financer la IV^e révolution industrielle »). Boileau avait vu juste : « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément ». En français.